

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 51

Artikel: Causerie d'un rhumatisant : le rhumatisme. - Une cure à Lavey. - La contrée. - Les baigneurs. - Les bains de sable : III
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197883>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

daient pour une bouchée de pain du vivant de l'auteur, rencontra un matin un de ses amis, un marchand de nouveautés pour dames, qui, dans la conversation, lui parla d'une étoffe de soie que ses concurrents vendaient 4 fr. 50 le mètre et qu'il voulait débiter pour 4 francs.

— Avec ce rabais offert au public, dit-il à Corot, mon succès est assuré.

Corot réfléchit un moment.

— Si vous voulez qu'il soit plus certain encore, finit-il par dire à son interlocuteur, vous n'afficherez pas votre étoffe 4 francs le mètre, mais 3 fr. 95 et vous mettez le 3 en très gros caractère et les 95 en chiffres minuscules.

Le marchand fit son profit du conseil et s'en trouva bien. Attiré par le chiffre 3, le public se précipita dans sa boutique, où l'intelligence commerciale des commis le fit passer aisément sur les 95 centimes restants. Le truc, divulgué, parut bon aux autres commerçants, et c'est depuis lors que nous le voyons appliqué dans tous les bazars et magasins. »

L'hôtellerie de Bethléem.

A propos des fêtes de Noël, on lira sans doute avec intérêt les lignes suivantes empruntées à un ouvrage excessivement curieux et déjà rare, de Michel et Fournier, sur les anciennes hôtelleries, qui, en Orient, prennent tantôt le nom de *Kans*, tantôt celui de *caravancerais*, suivant leur destination.

Les Kans sont les refuges ouverts aux étrangers dans l'intérieur des villes, tandis que les caravancerais, très nombreux en Perse, sont de vastes asiles placés sur les routes fréquentées à la distance de cinq, six, sept ou huit lieues.

Voilà bien les abris qui devaient se trouver au temps de Jacob, sur les routes d'Égypte et de Syrie, et que les versions latines de la Bible désignent par le terme impropre de *diversorium* (hôtellerie).

Les caravancerais de la Perse et de l'Égypte moderne, ont d'ailleurs le même aspect que devaient présenter ces refuges des temps primitifs : longues galeries s'étendant autour d'une vaste cour en parallélogramme, qui serait ce que l'Écriture appelle la place (*platea*) ; cellules de douze ou quinze pieds en carré, ouvertes sur ces galeries, et assises sur une terrasse de sept ou huit pieds. Dans ces cellules, absence complète de meubles et d'ustensiles : pas un tapis pour reposer sa tête, pas le plus petit plat pour faire sa cuisine. On n'a qu'à voir cette nudité des caravancerais et des Kans orientaux pour comprendre l'utilité des équipages que les fils de Jacob et le lévite d'Éphraïm entraînaient après eux.

L'hôtellerie de Bethléem, où Joseph s'en vient frapper avec Marie, près de devenir mère, et dans laquelle la foule des voyageurs accourus pour se faire inscrire sur les registres de recensement n'avait pas laissé la plus petite place pour le divin ménage, sera, selon nous, un de ces Kans, caravancerais urbains ouverts déjà dans les cités juives, comme aujourd'hui encore dans les villes d'Orient.

Rien, dans le peu qu'on sait sur le lieu où naquit le Christ, ne vient contredire cette opinion. C'était un *diversorium*, dit le traducteur latin de St-Luc, et ce mot doit se traduire par *Kan*. — Toutes les cellules y étaient prises, et Joseph et Marie durent aller se mettre à couvert dans une étable ou crèche. Dans chaque Kan ou caravancerais, se trouvent des écuries placées derrière les chambres, c'est-à-dire à la partie extérieure des bâtiments ; des fenêtres très petites et fort hautes les éclairent, tandis que les chambres ne reçoivent du jour que par la porte d'entrée.

Les voyageurs, surtout en hiver, préfèrent souvent le séjour de ces étables à celui des cellules extérieures. Ils se placent sur une estrade large de cinq ou six pieds régnant dans toute la longueur du mur intérieur, et au-devant de laquelle sont attachés les chevaux.

N'est-ce pas là vraiment l'étable, disent les auteurs que nous citons, où durent se réfugier Joseph et Marie ? Et cette estrade ne vous semble-t-elle pas l'humble crèche dans laquelle, vers minuit, la Vierge mit au monde l'enfant Dieu, entre le bœuf et l'ânon ?

Si, d'après la disposition de l'église souterraine de Bethléem, qui occupe, comme on sait, l'emplacement de l'étable et de la crèche, on vient à dire que cette opinion se trouve démentie par cette situation même de la crèche, qui aurait été creusée dans une grotte souterraine, tandis que les étables des Kans se trouvent au contraire de plain-pied avec les cellules et au niveau du sol, on peut répondre que dans les caravancerais et les Kans, rien n'est plus commun que ces chambres et étables souterraines.

Il n'est pas un caravancerais turc ou persan qui ne possède son *zir-zemyn*, sorte de caveau maçonné, auquel vous conduit un escalier, dont la cage fait saillie au milieu de la cour principale. C'est là que les voyageurs se retirent pour passer au frais les heures les plus brûlantes de la journée. Pourquoi le jour où Joseph et Marie vinrent y chercher un refuge, n'aurait-on pas transformé en étable le *zir-zemyn* du caravancerais de Bethléem, et n'y aurait-on pas entassé pêle-mêle les voyageurs et le bétail attardés ?

Causerie d'un rhumatisant.

Le rhumatisme. — Une cure à Lavey. — La contrée. — Les baigneurs. — Les bains de sable.

III

Le séjour de Lavey est assez agréable. Les promenades y sont nombreuses, la vue magnifique en certains endroits.

En se rapprochant des Bains par la route de St-Maurice ou celle de Lavey-village, on jouit d'un panorama grandiose où dominent la Dent-du-Midi, le Catogne, les dents de Valeire et de Valerette, le Salentin et St-Tanair, éclairés par le soleil de l'après-midi.

À la nuit tombante, l'immense paroi de rochers qui ferme l'horizon du côté du nord s'assombrit de plus en plus, tandis que les sommets des Dents de Morcles s'illuminent majestueusement aux derniers rayons du soleil, comme de gigantesques tisons enflammés.

L'effet est d'autant plus remarquable que cet incendie aérien semble émerger des sombres forêts qui tapissent les contreforts de la montagne. Cette scène vraiment grandiose frappe toujours vivement les personnes qui la voient pour la première fois.

Il est une idée dont on a peine à se défendre en arrivant aux Bains de Lavey, c'est l'idée qu'on a quitté le territoire vaudois. L'aspect du paysage, le langage et les mœurs des habitants, la vue de maisons d'une construction plus ou moins primitive, tout semble vous dire qu'on se trouve sur le sol valaisan.

Mais si l'on s'était donné la peine de parcourir les premières pages du *Guide du Baigneur, à Lavey*, on n'aurait pas cette impression. Nous y lisons ces quelques lignes :

« Le terrain sur lequel sont bâtis les établissements est remarquablement sec, car le sous-sol, formé de sable et de pierres, est très perméable. »

C'est assez dire que le sol de Lavey est toujours sec, toujours altéré, et boit avec une étonnante facilité.

Donc, nous sommes sur le sol vaudois.

Quant au grand hôtel et aux Bains, bien difficiles sont ceux qui n'en sont pas entièrement satisfaits ; car placés sous la direction d'un excellent administrateur, ils sont tenus d'une manière irréprochable.

Tous les baigneurs ont nécessairement dû passer, pour une chose ou l'autre, au bureau situé à gauche de la porte d'entrée de l'hôtel. C'est de là que partent tous les ordres, que sont reçues toutes les réclamations, et qu'on est toujours accueilli avec une parfaite amabilité.

Et cependant ce n'est pas une petite affaire que de contenter tout le monde. Tenez, voici

un monsieur qui demande qu'une chaise longue soit ajoutée à l'ameublement de sa chambre, pour madame, qui ne peut se reposer convenablement ni sur un canapé, ni dans un fauteuil.

Ce monsieur est suivi d'un autre, qui ne peut dormir sur la plume et demande un coussin de crin.

Bientôt arrive une demoiselle, qui prend un petit air souffrant et sollicite, à son dîner, un petit extra, quelque chose de léger pour son pauvre estomac. Son frère, qui la suit, se plaint des cousins dont il a été piqué la nuit dernière ; il demande avec instance un moustiquaire.

Puis une vieille dame, dont la vue est très mauvaise, s'avance lentement en s'appuyant sur sa canne ; elle prétend que la lampe électrique de sa chambre ne donne pas toute la lumière voulue. Elle profite de l'occasion pour pleurer sur la disparition des lampes à huile, dont la lumière était si douce.

Enfin, voici un original d'Anglais qui maugrée contre le bruit du Rhône qui l'inquiète pendant la nuit et lui fait souvent croire que la pluie tombe à torrents, alors qu'il n'en est rien : « C'est tout à fait désagréable, » dit-il.

Et j'en passe bien d'autres.

Eh bien, à l'exception du bruit du Rhône, qui ne rentre pas dans la compétence du gérant, toutes ces réclamations ne tardent pas à s'apaiser par l'empressement qu'on met à les satisfaire. D'ailleurs, rien n'échappe à la surveillance de ce diable de directeur — il voudra bien me passer l'expression — qui a véritablement le don d'ubiquité, tant son activité est parfois étonnante. Vous allez à son bureau, il y est. Vous montez au deuxième étage, vous le croisez dans le corridor. Vous descendez un instant après, il donne un ordre au premier étage. Allez-vous dîner ou souper ? Il apparaît au coin d'un paravent d'où il regarde si tout marche à sa guise, si tout le monde est bien servi. C'est alors que les jeunes sommelières, craignant l'œil du maître, s'en donnent à qui mieux mieux dans la salle à manger, où elles font voltiger coquettement les longues brides de leur minuscule bonnet blanc !

Une demi-heure après le dîner, vous faites votre digestion par une promenade dans le parc : la première personne que vous y rencontrez, c'est le gérant arrêté devant un engin de gymnastique endommagé ou un banc auquel un brise-tout a fait l'amputation d'une jambe. Il hoche la tête d'un air mécontent et se dit en lui-même : « Qu'ils sont donc peu soigneux !... Toujours des réparations ! » Si par hasard vous allez un peu plus tard dans le bâtiment des bains, vous l'y apercevrez s'informant de différentes choses auprès des employés. — Toute la journée c'est ainsi.

Et cela n'empêche pas monsieur P. de trouver encore par-ci par-là quelques instants pour faire une agréable causette avec ses hôtes et les renseigner sur une foule de choses.

Et le téléphone !... Parlez-moi du téléphone dont les appels ne cessent pas. De tous côtés des questions sont adressées au bureau de l'hôtel. En voici quelques échantillons. Je vous dispense des réponses :

— *Drindrindrin*. Auriez-vous deux bonnes chambres disponibles et au soleil?... Du soleil, s'il vous plaît, mon médecin me l'a recommandé... Y aura-t-il un sofa un peu moelleux ?...

— *Drindrindrin*. Prière de m'indiquer le prix de la pension, à l'hôtel... A quelle heure la table d'hôte ?... Y sert-on du potage ?... Je ne saurais dîner sans potage...

— *Drindrindrin*. Avez-vous beaucoup de monde aux Bains, dans ce moment ?... Pas

trop encombré cependant?... Est-ce du joli monde?... Nous arriverons jeudi... Danse-t-on quelquefois à l'hôtel?... Ma fille aime passionnément la danse.

— *Drindrindrin*. Pardon, monsieur, c'est pour vous demander s'il est vrai que les matinales sont si fraîches à Lavey?... Et les soirées?...
L. M.

Pas nécessaire de pousser plus loin ce dialogue à courant continu pour vous en donner une idée.
L. M.

(A suivre.)

Lê fennès et lo secret.

S'on vo dit oquî dè secret
Ne faut pas fêrè à redipet,
Et surtot à voutrès pernettès,
Que sont prà soveint tant tapettès,
Et que ne poivont rein gardà ;
Faut don jamé trào l'ài sè fià !
Se cliào que portont lè gredons
Minont lào leingua à tsavon,
Permi lè z'hommo y'ein a bin
Tot coumeint dà fennès assebin.
Por ein provà la veretà,
Attiutà cein que vé contà :
Djan-Philippe dè Praz d'avau,
Ein arveint dein se n'hotò,
Dese à sa fenna : « Ma Gritton,
Voudrè tè derè oquî ein catson,
Mà va pas fêrè la batolhie,
Sein quiet tè froto lè z'orollie ! »
— Eh ! pourro Djan, ne sà tou pas
Que ne vé jamé cancanà,
Ne su pas dè cliào niapettès
Que font adè lè redipettès.
— Et bin, attiutè : on m'a sublià
Que la Greffière avai bouèba
Sti matin. — Eh ! te possibillio,
N'est-te pas oquî dè terribillio !
Fè la Gritton, tsi lo Greffier
L'atteindont cein po fin janvier !
Oï, mà laisse-mè tè contà
Onco oquî que te ne sà pas :
A cein que desai hoai lo Crottu,
Lo pourro bouèbo est mau fottu :
Ora, lo té de, te sà tot,
Mà n'ein repipé pas on mot !
— Eh ! pourro Djan, te pào comptà,
Lo secret sarà bin gardà ! —

Mà quand se n'hommo fut défrou,
Gritton ne fe ni ion ni dou,
Le laisse ein pllian tot son ménadzo
Et sein cousin dào relavàdzo,
Ni dè la mermi à catons
Que borbottavè po cliào bètions.
Le met son fordai, sa crepena,
Cliou la porta dè la cousena,
Tracè défrou, la vouaiquie via
Tantqu'è tsi la Gamalia.
— Dis-vai, vesena, attiutà-vai
Cein que me n'hommo m'a dé hoai :
Tsi la Greffière, l'ont dào nové
Du sti matin ; mà, lo galé,
Te ne sà pas : lo petit mousse,
D'on sindzo a paret la frimousse.
— Hola ! mon Dieu, que mè dis-tou ?
Mè que l'è vussa hiai lo tantou !
Se l'est veré, quin pouet guignon
Cliào dzeins ont quie, pourra Gritton !
— Oï, l'est dinse, mà se tè pllié,
Garda por tè cé grand nové.
— Por quoui mè preinds-tou ? pour'amie,
Su-yo coumeint la Rosalie
'Na mina-mor et 'na coumàre
Qu'est la pe granta cancanàre
Dè per tsi no ? Su-yo 'na dzein
Adè à niaffà cosse et cein
Su Pierre ào Dzàquè ? Et pè lo for,
M'out-on soveint menà lo mor ?

Diabllio na ! Sà sein cousin,
Compta su mè, pourra Gritton !
— La Gamalia coumeint lè z'antro
Quand bin fasai la bou n'apòtro
Ne vaillessai pas lo Pérou,
N'eût don ni trève ni repou
Que n'aussè redipetà l'affèrè
Dào pourro bouèbe à la Greffière.
Lo mimo dzo, vai lo borné,
Le tràovè la fenn' à Couéné.
— Oï, se l'ai fà, n'est pas n'infant,
Mà on sindzo tot resseimblant,
L'a 'na quiua, montrè lè deints
Que cein époairè lè grantès dzeins.
La Couéné, crouie patraqua,
'Na delavàra et 'na barjaqua,
Allà contà cé dzapétadzo
Per ti lè carro dào veladzo :
« N'est-te pas oquî d'abominabllio !
Dou sindzo ! dà tot vretabllio !
Foudrà vairè cliào duès bitès
Quin ge vo font et quinnès titès ! »
Adon tsaguena, à sa façon,
Rallondza d'on bet ellia tsanson ;
Ne volliavont rein ein rabattre :
Y'ein avai tràï, y'ein avai quatre,
Pu chix, pu dix, enfin on moué :
Se bin que lo pourro Greffè
Arà zu dè quie montà tsi li.
'Na tota granta mènadzèri !

Venel. — Tout le monde a entendu parler du célèbre Venel, d'Orbe, de son vivant officier d'artillerie. Dans un camp sur le territoire bernois, il devait passer l'Aar avec sa compagnie. Mais comme il n'y avait pas de pont à l'endroit où le passage devait s'effectuer, l'on se servit de bateaux.

Le bateau sur lequel se trouvait Venel était surchargé et menaçait d'être submergé. Un sergent, en faisant observer à Venel le danger que courait l'embarcation, ajouta :

« Ce sont ces diables de sacs qui pèsent tant. »

— C'est juste, répond Venel, et frappé soudain d'une idée lumineuse, il commande : Garde à vous ! sacs au dos !

La troupe obéit promptement ; mais à la grande surprise de l'officier, le bateau ne s'élevait pas relevé. Immédiatement sa surprise se changea en un franc rire qui se communiqua à toute la troupe, dès que l'on commenta l'ordre de Venel. Pendant ce temps, le bateau avait touché terre.

La revanche du passé, par Eugénie Pradel. F. Payot, éditeur, Lausanne. — Mlle Pradel, bien connue par ses nouvelles, ses croquis, ses tableaux de mœurs, vient de publier son premier volume qui obtient un brillant succès. L'histoire d'une jeune mère abandonnée par le père de son enfant fait le sujet de ce livre. C'est un récit poignant où l'auteur a mis toute son âme, tout son beau talent. Nos journaux en parlent en termes élogieux et il se trouve déjà dans les mains d'un très grand nombre de lecteurs, sans compter tous les exemplaires qui vont être offerts comme étrennes.

Charges à la plume. — Voulez-vous passer quelques gais instants, le soir, les pieds sur les chenets ? Achetez cet amusant et spirituel album par Evert et Henry van Muyden, publié par la Société Genevoise d'Édition. Il y a là de l'esprit jeté à pleines mains dans ses 46 pages, qui feront les délices, non seulement des enfants, mais de toute la famille. On les suit du commencement à la fin avec de bons rires, qui partent spontanément et font réellement du bien. Inutile de dire que ce charmant album se trouve dans toutes les librairies.

Boutades.

Deux messieurs sont seuls dans un compartiment de chemin de fer.

L'un des deux demande à son voisin, qui vient de tirer sa montre :

— Quelle heure est-il ?
— Je ne sais.
— Mais vous venez de tirer votre montre !
— C'était pour voir si elle était toujours dans mon gousset.

Un Anglais et un Français s'entretenaient des microbes de la Seine et de la Tamise.

— Ah ! soupire le Français en manière de conclusion, si seulement nous pouvions opérer un échange, peut-être aurions-nous de l'eau potable ! Chez vous notre Seine serait « tamisée » et chez nous votre Tamise serait « Seine ».

Mlle Lili a sept ans ; elle est très gentille, mais très pleurnicheuse et elle adore aller au théâtre.

— Si tu ne pleures pas jusqu'à samedi, lui dit le papa, je t'emmène voir un spectacle.

Aussi, Mlle Lili est bien sage, elle rit tout le temps. Mais voilà qu'hier, en jouant, elle brisa un bibelot de prix. La maman gronde, et Mlle Lili verse des larmes.

— Ah ! dit le papa, tu as pleuré !
— Oh ! papa, j'ai pleuré, mais c'était pour rire !

Un jour, dans une église de campagne, un bon curé faisait le catéchisme, et les petits paysans d'écouter bouche béante.

— Oui, mes enfants, disait le prêtre, après notre mort, Dieu pèse toutes nos actions dans les balances de la justice ; d'un côté sont nos fautes, de l'autre nos bonnes œuvres. Si nos fautes l'emportent, nous tombons dans l'abîme pour y être châtiés ; si nos bonnes œuvres l'emportent, nous allons au ciel recevoir une couronne immortelle.

Tout à coup un petit garçon se lève.

— Et quand les deux côtés sont de niveau ? dit-il dans son idiome naïf.

Le bon curé réfléchit un instant, et répondit :

— Mon enfant, Dieu met alors sa bonté dans le plateau des bonnes œuvres.

THÉÂTRE. — Heureuses les personnes que les préoccupations de fin d'année ne privent pas du plaisir d'aller au théâtre. Jeudi, elles ont pu applaudir *Le Chemineau*, de Richepin, cette « belle envolée poétique », comme l'appelle un de nos journaux. Un peu d'emphase, peut-être, et d'exagération dans l'interprétation, mais, somme toute, belle et bonne soirée. Demain, dimanche, à 8 heures, **Les deux orphelines**, drame en 5 actes et 8 tableaux, par d'Ennery et Cormon.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Porte-monnaie, derniers modèles. — Porte-feuilles maroquin et cuir anglais ; porte-cartes. — Albums pour photographies, cartes postales et timbres-poste. — Livres d'images pour enfants ; cartes-souvenir, cartes postales illustrées. — Buvards et livres d'images — *Psauliers*. — *Almanach Hachette*. — *Causeries du « Conteur Vaudois »*, 1^{re} et 2^{me} séries. — *Au bon vieux temps des diligences*, par L. M. — *Boîtes de mathématiques d'Aarau*.

Faire un cadeau est parfois très embarrassant : que choisir, surtout si l'on ne connaît pas les goûts de la personne à laquelle on veut être agréable ? Comment s'épargner le souci de découvrir ses désirs ? En choisissant parmi les nouveautés de la Maison Suchard quelques jolies boîtes de formes et de grandeurs variées, vases à fleurs artistiques, paniers élégants, jeux amusants, tous ces objets d'un usage pratique, garnis de fins chocolats Suchard. Voilà des cadeaux bienvenus partout ! Ces articles — il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses — sont en vente dans les bonnes confiseries, et soyez-en sûrs, ils font toujours plaisir.

Lausanne. — Imprimerie Guillouet-Howard.